



CLASSIQUES
GARNIER

MARTIC (Rebekka), « “E mutando sempre paese non mi mancava materia di che pascere la mia curiosità”. Mobilité et myopies dans les voyages de Montaigne – Équivoques de la curiosité », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, n° 73, 2021, p. 151-178

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12607-2.p.0151](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12607-2.p.0151)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2021. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

MARTIC (Rebekka), « *“E mutando sempre paese non mi mancava materia di che pascere la mia curiosità”*. Mobilité et myopies dans les voyages de Montaigne – Équivoques de la curiosité »

RÉSUMÉ – Saturés du principe de la mouvance universelle et de réflexions sur nos limites gnoséologiques, les Essais ne témoignent pas moins d'une jubilation devant la vitalité de la curiosité humaine. Pour remédier à la myopie cognitive, Montaigne préconise de voyager avec une curiosité qui sait goûter le spectacle de la *varietas mundi* et suspendre le culte de l'intériorité auquel il s'adonne dans l'écriture, cet autre voyage où elle s'avère un véritable mobile dans l'essai de démêler sa vision trouble.

MOTS-CLÉS – myopie, curiosité, mobilité, voyage, vision, connaissance, mouvement, Journal de voyage, Essais

MARTIC (Rebekka), « *“E mutando sempre paese non mi mancava materia di che pascere la mia curiosità”*. Mobility and myopia in the journeys of Montaigne – Equivocations of curiosity »

ABSTRACT – Saturated by the principle of universal movement and considerations on our gnoseological limits, the Essais testify no less to a jubilation in view of the vitality of human curiosity. To remedy man's cognitive myopia, Montaigne advocates travelling with a curiosity that savors the spectacle of the *varietas mundi* and suspends the cult of interiority in which the author indulges in his writing, this other journey where it proves to be a real impetus in the attempt to unravel his clouded vision.

KEYWORDS – myopia, curiosity, mobility, travel, vision, knowledge, movement, Journal de voyage / Travel Journal, Essais / Essays

« E MUTANDO SEMPRE PAESE NON
MI MANCAVA MATERIA DI CHE PASCERE
LA MIA CURIOSITÀ »

Mobilité et myopies dans les voyages de Montaigne –
Équivoques de la curiosité

Les enquêtes lexicales sur le mot curiosité dans les *Essais* ont souvent mis en exergue la condamnation de cette notion : elle est à la fois une indiscreète « passion avide et gourmande de nouvelles¹ » qui est « vicieuse par tout² », un « soing de s'augmenter en sagesse et en science³ » dont « les Chrestiens ont une particuliere cognoissance combien [il] est un mal naturel et originel en l'homme⁴ », « la premiere ruine du genre humain⁵ », ou comme le « dict la sainte parole⁶ » dont l'autorité est à plusieurs reprises invoquée, un « fleau⁷ » qui se rapproche par sa nature hubristique de l'orgueil, de la gloire et de l'outrecuidance. Mais si Montaigne s'accommode souvent avec les vitupérations traditionnelles contre la curiosité, il ne crée pas moins son propre lexique et sa propre sémantique par rapport aux normes fixées par la doxa philosophique et patristique, et propose une perspective plus personnelle et apologétique sur la curiosité, à partir de laquelle il va jusqu'à louer ses vertus curatives. Son œuvre témoigne donc aussi d'une « jubilation devant la vitalité de la curiosité humaine⁸ » qu'il considère comme une propension

1 Michel de Montaigne, *Essais*, éd. Pierre Villey, Paris, PUF, "Quadrige", 1992 [1924 ; 1965], II, 4, p. 364 A.

2 III, 5, p. 869 B ; cf. aussi : II, 4, p. 364 A : « Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance ».

3 I, 12, p. 498 A.

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 II, 17, p. 635 A.

7 *Ibid.* ; I, 27, p. 182 A.

8 Françoise Charpentier, « Les *Essais* de Montaigne : curiosité/incuriosité », *La Curiosité à la Renaissance*, J. Céard (dir.), Paris, CDU et SEDES, 1986 p. 111-121, ici p. 120.

aussi naturelle que la faim et la soif, un instinct sain et une qualité indispensable de l'esprit humain⁹.

Dans mon projet actuel, j'entends interroger sur un plan sémantique, axiologique, poétique, viatique et anthropologique, les équivoques et les tensions dont la notion de « curiosité » est porteuse à la fin du XVI^e siècle et mettre à jour le rôle complexe et bifrons qu'elle joue dans l'ensemble de la production montaignienne, en portant une attention particulière aux articulations entre curiosité(s), soin et souci de soi. Si on a déjà beaucoup et utilement écrit sur la curiosité à la Renaissance¹⁰ et chez Montaigne¹¹, l'ambiguïté sémantique de cette notion n'a que

9 II, 12, p. 512 A et III, 13, p. 1065 B.

10 On se limite à nommer les ouvrages collectifs et monographiques relevant d'une perspective philologique : Jean Céard (dir.), *op. cit.* ; *id.*, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI^e siècle en France*, Genève, Droz, 1977 ; Gérard Defaux, *Le curieux, le glorieux et la sagesse du monde dans la première moitié du XVI^e siècle : l'exemple de Panurge, (Ulysse, Démonstène, Empédocle)*, Lexington, French Forum, 1982 ; Nicole Jacques-Chaquin et Sophie Houdard (dir.), *Curiosité et « Libido Sciendi » de la Renaissance aux Lumières* (2 vol.), Fontenay-aux-Roses, ENS éditions, 1998 ; Neil Kenny, *The Uses of Curiosity in Early Modern France and Germany*, Oxford, Oxford University Press, 2004 ; Robert J. W. Evans et Alexander Marr (dir.), *Curiosity and Wonder from the Renaissance to the Enlightenment*, Aldershot, Ashgate 2007 ; Frank Lestringant (dir.), *Le Théâtre de la curiosité*, Paris, PUPS, 2008 ; Myriam Marrache-Gouraud, *La légende des objets. Le cabinet de curiosités réfléchi par son catalogue (Europe, XVI^e-XVII^e siècles)*, Genève, Droz, 2020.

11 Charpentier, art. cité ; Gaudenzio Boccazzi, « La curiosité du voyageur au XVI^e siècle, ou l'art d'apprendre et de se parfaire par les voyages », *La Curiosité à la Renaissance, op. cit.*, p. 49-64 ; Alexander Roose, « Le remède est dans le mal : Montaigne lecteur de l'essai *Sur la curiosité* de Plutarque », *NBSIAM*, I^{ère} série, n° 1, 2007, p. 83-96 ; Gabriel-André Pérouse, *En Filigrane des Essais*, Paris, Champion, 2008, p. 101-116 ; Wolfgang Müller-Funk, « Neugierde und literarisches Selbstexperiment im Essayismus der Frühen Neuzeit : Montaigne und die Folgen », *Es ist nun einmal zum Versuch gekommen : Experiment und Literatur, I : 1580-1790*, M. Gamper et al. (dir.), Göttingen, Wallstein, 2009, p. 112-130 ; François Rigolot, « Curiosity, Contingency, and Cultural Diversity. Montaignes Readings at the Vatican Library », *Renaissance Quarterly*, n° 44, 2011, p. 847-874 (article paru sous forme remaniée dans *Montaigne à l'étranger, op. cit.*, p. 157-180) ; Bénédicte Boudou et Nadia Cernogora, « Montaigne et la curiosité nonchalante », *Carmenae*, n° 15, 2013, p. 1-15 ; Daniel Ménager, « Curiosité et erreur religieuse chez Montaigne », *BSAM*, n° 62, Juillet-Décembre 2015, p. 87-99 ; Alexander Roose, *La Curiosité de Montaigne. « Regardez dans vous, reconnaissez vous, tenez vous à vous »*, Paris, Champion, 2015 ; Zahi Zalloua, « Montaigne on Curiosity », *The Oxford Handbook of Montaigne*, Ph. Desan (dir.), New York, Oxford University Press, 2016, p. 663-678 ; une série d'études parues dans Gianni Paganini (dir.), *Curiosity and the Passions of Knowledge From Montaigne to Hobbes*, Actes du colloque de Rome, 7-8 octobre 2015, Rome, Bardi Edizione, 2018 ; ainsi que notre article « Entre "maladie naturelle de l']esprit" et "passion studieuse" curative : la polysémie de la curiosité dans les *Essais* », *Éthique, politique, religions*, vol. 2, n° 19, 2021 (à paraître).

trop souvent été escamotée par les critiques qui ont privilégié le sens dérivé et moderne, comme s'il allait de soi¹² et parfois même sans autre examen, au détriment du sens étymologique qui est de loin le plus fréquent dans les *Essais*. La « curiosité » n'est pas seulement un désir ou une envie, qui peut être démesurée, indiscreète et malsaine, de connaître des choses nouvelles, ni ne se laisse-t-elle réduire à son acception métonymique d'« objet curieux », de « chose digne d'être vue¹³ », qui apparaît au xv^e siècle, mais jamais chez Montaigne. Elle est d'abord liée au mot latin *cura* (soin, souci, attention¹⁴), dont les sens se reflètent dans des acceptions qui ont pratiquement disparu à présent¹⁵, comme celle d'application, de diligence, de minutie, de prévoyance, de sollicitude, d'inquiétude et de préoccupation, mais aussi de subtilité, de fine recherche, de délicatesse ou de raffinement¹⁶. Étant donné que Montaigne joue librement avec les « variations chromatiques [qu']affect[e]nt les connotations d'un même mot¹⁷ », la curiosité subit sous sa plume souvent des extensions sémantiques qui méritent notre attention. Mais la curiosité est plus qu'un *mot*, qui doit être situé dans son rapport à toute une pléthore de parasyonymes, généralement partiels, car relatifs à des contextes discursifs particuliers. Et elle est plus qu'un *concept* protéiforme qui doit être envisagé sur le fond du discours dominant dont Montaigne hérite les idéologèmes philosophiques et patristiques¹⁸, tout en se les appropriant, les gauchissant, voire les subvertissant. Afin de dégager les spécificités de l'approche montaignienne de la « curiosité », nous associons à l'analyse interne des textes une étude des dynamiques culturelles au sein desquelles elles participent à l'élaboration de nos représentations, et l'abordons aussi bien comme un *thème littéraire*, que

12 C'est notamment un des « défauts » de la monographie de Roose.

13 Walther von Wartburg, « curiositas », *Französisches Etymologisches Wörterbuch (FEW)*, t. II, Basel, Helbing und Lichtenhahn, 1946, p. 1564.

14 Edmond Huguet, « curiosité », *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, t. II, Paris, Didier, 1932, p. 688.

15 Cf. Kenny, *Curiosity in Early Modern Europe. Word Histories*, Wiesbaden, Harrassowitz, 1998, p. 38 *sqq.*

16 Wartburg, « curiositas », et « curiosus », *FEW, op. cit.*, t. II, p. 1564-1565 ; Robert Martin, « curieux », *Dictionnaire du Moyen Français, ATILF, CNRS et Université de Lorraine*, 2015.

17 Pérouse, *op. cit.*, p. 105.

18 Notion introduite par Bakhtine et développée par Julia Kristeva, l'idéologème, unité minimale d'une idéologie, traduit un système d'idées émises par un locuteur à travers une proposition.

comme une *pratique* et une *modalité* concrète du *modus scribendi, peregrinandi, legendi* et *vivendi* de l'auteur.

En vertu du rebond réflexif qui le caractérise, Montaigne est curieux d'histoires ou d'objets « étranges », « rares », « mémorables », « singuliers » ou « monstrueux », comme il en est un lui-même, il est curieux de la curiosité comme *topos* littéraire, et curieux de sa propre curiosité, qui serait, avec l'étonnement et l'admiration, en tant que « passion cognitive¹⁹ », condition de possibilité de la philosophie, mais aussi son plus intime danger. La curiosité peut contrecarrer la connaissance et la cure de soi, ou au contraire, la favoriser : si elle est à la fois une ressource pour se « penser » dans sa singularité et son universalité et pour se « panser²⁰ » en tant que sujet malade, elle a aussi le potentiel de le divertir de lui-même et de renforcer la souffrance. Elle se manifeste donc aussi bien à travers les objets spécifiques qui la suscitent ou qu'elle découvre, voire fabrique, qu'à travers les affects que ces objets mêmes provoquent. Certains objets seraient-ils privilégiés du fait de leur pouvoir à susciter certaines émotions ? Et ces affects ne contribuent-ils pas en retour à l'identité d'un auteur singulier et d'un livre « seul [...] au monde de son espèce²¹ » qui tient à bien des égards du « cabinet de curiosité » renaissant²² ? Comment se croisent la poétique de la collection d'objets « curieux » avec celle de l'accumulation de pensées, de faits, d'anecdotes, comme, dans le *Journal de voyage*, avec la structure cataloguante de choses vues, choisies au gré du chemin, sans autre but fixé que de voir et de découvrir ? Comment Montaigne pense-t-il le rôle de la « curiosité » dans la création de diagnostics et de pronostics ? Et comment ses textes sont-ils « troublés », c'est-à-dire influencés d'une manière ou d'une

19 Lorraine Daston ; Katharine Park, *Wonders and the Order of Nature 1150-1750*, New York, Zone Books, 2001, p. 305sq.

20 Sur cette instabilité orthographique que nous chercherons à exploiter voir : Dominique Brancher, « "Pierre qui roule amasse mousse..." Les pérégrinations médicales de Montaigne dans le BSAM », *BSIAM*, n° 55, Janvier-Juin 2012, p. 159-176, ici p. 176 ; Julie Robert, « Pa/enser bien le corps : Cognitive and Curative Language in Montaigne's *Essais* », *Journal of Medical Humanities*, vol. 36, n° 3, 2015, p. 241-250.

21 II, 8, p. 385 C.

22 Gilles Banderier, « Cabinets de curiosité », *Dictionnaire Montaigne*, Ph. Desan (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2018, p. 133 ; Renzo Raghianti, « Dal cabinet de curiosité alla biblioteca : la scoperta della "diversità" in Montaigne », *Curiosity and the Passions of Knowledge*, *op. cit.*, p. 97-114 ; Dominique Brancher, « Les maladies de Chronos. Temps et pathologie chez Montaigne », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, vol. 120, n° 4, 2020, p. 809-830, ici p. 824-830.

autre, dans leur déroulement, leurs arrêts, leurs accélérations et leurs choix formels, par l'expérience de la curiosité ? Recoupant des enjeux aussi bien linguistiques, littéraires, socio-culturels, épistémologiques, médicaux qu'éthiques, ce projet s'inscrit méthodologiquement à la croisée de l'histoire des émotions, de l'histoire littéraire et de l'histoire intellectuelle de la Première Modernité, cette époque qui voit avec l'apogée des célèbres cabinets d'art et de merveilles l'émergence d'une véritable « culture de la curiosité²³ », où sont plus que jamais éprouvées les limites, mais aussi les possibilités de la connaissance humaine.

DÉFIS DE LA MYOPIE COGNITIVE

Étudier l'ambiguïté de la métaphore de la myopie peut apporter un éclairage nouveau sur l'ambivalence axiologique de la curiosité chez Montaigne. Dans un passage du chapitre « Des coches » qui illustre de manière emblématique les enjeux gnoséologiques liés au principe de la mouvance universelle dont est saturé l'œuvre montaignienne²⁴, l'auteur postule qu'au cours de l'histoire, la connaissance humaine n'avance ni ne recule, mais se voit condamnée à errer sans cesse :

Nous n'allons point, nous rodons plustost, et tournoions çà et là. Nous nous promenons sur nos pas. Je crains que nostre connoissance soit foible en tous sens, nous ne voyons gueres loin, ny guere arriere (III, 6, p. 907 B).

L'histoire de l'humanité n'obéit pas à un mouvement linéaire qui laisserait supposer un progrès, mais à un mouvement que l'on n'ose même pas appeler cyclique tant il est irrégulier, car l'homme est atteint d'une myopie cognitive qui n'autorise qu'une vision du monde à portée de main. Nous piétinons et divaguons, mais surtout, nous « tournoions » çà et là, comme les vers à soye que Montaigne compare

23 Katie Whitaker, « The Culture of Curiosity », *Cultures of Natural History*, N. Jardine *et al.* (dir.), Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 75-90.

24 Michel Jeanneret, « Montaigne et l'œuvre mobile », *Carrefour Montaigne*, J. Brody (éd.), Pisa, Genève, Éd. ETS, Slatkine, 1994, p. 37-62, ici p. 46-53 ; Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement* [1982], Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 1993, p. 162-173 ; 186sq.

dans son tout dernier chapitre²⁵ à notre esprit « insatiable, vagabond, et versatile²⁶ » qui nous pousse inlassablement à « fureter et quester²⁷ » on ne sait quelle « apparence de clarté et de vérité imaginaire²⁸ » qu'il « pense remarquer de loing²⁹ ». Mais la myopie n'est pas qu'une forgeuse d'illusions heuristiques, de mirages trompeurs et d'« images estranges, qui s'esvanouissent en s'approchant³⁰ ». Le Bordelais médite encore sur d'autres implications épistémologiques de la métaphore, lorsqu'il observe par rapport à la marche tâtonnante et chancelante de ses propres cogitations : « et, quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfait : je voy encore du país au delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que je ne puis desmeler³¹ ». Apparemment démuné de tout instrument susceptible de clarifier sa vue brouillée ou de rapprocher cet arrière-pays qui échappe à l'analyse rationnelle, Montaigne doit se rendre à l'évidence de l'insuffisance de sa vue partielle, sans pour autant s'en contenter, car se contenter de ce qu'on a trouvé, serait selon une autre leçon du chapitre « De l'expérience », « signe de racourciment d'esprit³² ». Comme prophylaxie contre une telle myopie mentale, il épouse le principe de la générosité qui consiste en ce que l'esprit « ne s'arreste en soy : [mais] pretend tousjours et va outre ses forces³³ », alors même que l'ardeur de sa chasse l'emporte sur la prise³⁴ et marque ainsi « le primat du mouvement sur toute autre considération³⁵ ».

Les yeux toujours fixés vers l'horizon, Montaigne essaie sans arrêt d'aiguiser son regard pour cerner les confins incertains de toutes ces conceptions troubles qui se présentent à son imagination, et pour mieux scruter cette énigme si séduisante qu'est « l'homme [...], de qui [il] cherche la cognoissance³⁶ », en s'étudiant soi-même bien « plus

25 III, 13, p. 1068 B.

26 *Ibid.*, p. 1106 C.

27 *Ibid.*, p. 1068 B.

28 *Ibid.*

29 *Ibid.*

30 III, 11, p. 1029 B.

31 I, 26, p. 146 A.

32 III, 13, p. 1068 C.

33 *Ibid.*

34 « [I] a des eslans au delà de ses effects ». *Ibid.*

35 Bernard Sève, *Montaigne. Des règles pour l'esprit*, Paris, PUF, 2007, p. 59.

36 III, 10, p. 416 C.

qu'autre subject³⁷ ». Afin de discerner plus clairement ce territoire encore inexploré qui fait écho à l'image du « vague champ des imaginations³⁸ » du chapitre « De l'Oisiveté », il sonde les profondeurs de son entendement erratique³⁹, et suit les allures extravagantes de son esprit gambadant, en les traduisant le plus fidèlement possible dans un style d'écriture vagabond⁴⁰ qui va, conformément au sens étymologique du verbe *vagari*, « ça et là⁴¹ ». De même que l'humanité s'est lancée dans une interminable « chasse de cognoissance⁴² », où « [il] y a toujours [...] route par ailleurs⁴³ », l'auteur est pris dans l'élan insatiable de l'esprit et s'est acheminé sur « une route par laquelle, sans cesse et sans travail, [il] ira[] autant qu'il y aura d'ancre et de papier au monde⁴⁴ », afin de s'explorer dans les infinis méandres de son écriture. Or, s'il est commun de retenir de ce célèbre constat du chapitre « De la vanité » l'idée du caractère indéterminé, débordant et sinueux d'une écriture en perpétuelle expansion que l'auteur ne puisse jamais arrêter, on insiste rarement sur le caractère équivoque de l'incise de faire profession d'écrivain « sans cesse et sans travail ». Est-elle liée à l'ardeur de l'esprit généreux qui est « une force qui fonce sans réfléchir⁴⁵ », en tant qu'il s'engage dans une quête infinie dans l'espace ouvert et se distingue par son « mouvement irrégulier, perpétuel, sans patron et sans but⁴⁶ », c'est-à-dire

37 III, 13, p. 1072 B. On se souvient aussi du passage du chapitre « De l'exercitation », où il précise dans un ajout tardif que « si j'estudie autre chose que moy, c'est pour soudain le coucher sur moy, ou en moy » (II, 6, p. 378 C).

38 I, 8, p. 32 A.

39 III, 13, p. 1034 B.

40 III, 9, p. 994 C : « Mon stile et mon esprit vont vagabondant de mesmes. »

41 Mary McKinley, « Le Vagabond : Montaigne à cheval et les errances romanesques des *Essais* », *Montaigne. Espace, voyage, écriture*. Actes du Congrès international de Thessalonique 23-25 septembre 1992, Z. Samaras, R. Aulotte (éds.), Paris, Champion, 1995, p. 113-124, ici p. 114. Dans son livre *Les Terrains vagues des Essais. Itinéraires et intertextes*, Paris, Genève, Honoré Champion, Slatkine, 1996, p. 146, McKinley suit quant à elle les itinéraires étymologiques des mots « vagabondage » et « vague », qui se rencontrent à la Renaissance : alors que le mot vagabond, rare avant le XIV^e siècle, vient du verbe « *vagari* », l'adjectif « vague » vient du latin « *vagus* » et signifie « errant, vagabond », ainsi qu'« inconstant, frivole », avant qu'il ne prenne au XVI^e siècle le sens d'« imprécis » et d'« indéterminé ».

42 III, 13, p. 1068 B.

43 *Ibid.*

44 III, 9, p. 945 B.

45 Sève, *op. cit.*, p. 59.

46 *Ibid.*, p. 1068 B.

une course effrénée, sans principe directeur ni dessein quelconque ? Faut-il entendre par « sans cesse et sans travail » : « sans relâche et sans effort » ? Ou « sans fin et sans peine » ? Juliette Morice a observé que « ce serait là une manière de refuser, en deux mots, la double méthode de l'apodémique⁴⁷, [qui consiste à] [...] assigner un terme à son chemin et à soumettre, dans le voyage, le loisir (*otium*) à l'effort (*labor*) et au travail (*negotium*)⁴⁸ ». Montaigne ne fait-il pas l'apologie des chemins serpents et de l'*ordo neglectus*⁴⁹ en laissant libre cours à son esprit oisif, sans chercher à le brider en le soumettant à un principe directeur, mais pour enregistrer ses productions chimériques et monstrueuses et en « contempler à [s]on aise l'ineptie et l'étrangeté⁵⁰ » ? En assumant une dimension spatiale, l'écriture devient elle-même une terre infinie invitant et l'auteur et nous à la découverte de bien des curiosités⁵¹. Par sa tentative continue d'approximation, l'écriture de l'essai se présente donc non seulement comme un défi relevé contre la myopie humaine, mais aussi comme une *expérience viatique* qui est anti-méthodique, dans la mesure où le concept de vagabondage met en crise les valeurs propres à l'*ars apodemica* qui, dans l'ambition de systématiser l'art du voyage, disqualifiait les déambulations capricieuses selon l'opposition topique entre *peregrinari* et *vagari*⁵².

47 Du grec *apodéméō*, « partir en voyage à l'étranger ». Fleurissant à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, ces arts ou méthodes du « bien voyager » avaient pour but de définir les normes d'un voyage utilement entrepris et n'étaient certainement pas ignorées par Montaigne qui connaissait bien les travaux apodémiques de Theodor Zwinger. Cf. Justin Stagl, « Die Apodemik oder "Reisekunst" als Methodik der Sozialforschung vom Humanismus bis zur Aufklärung », *Statistik und Staatsbeschreibung in der Neuzeit [...]*, M. Rassem et J. Stagl (éds.), Paderborn München, etc., F. Schöningh, 1980, p. 131-202.

48 « Le vagabondage montanien, entre poétique et socio-histoire », *Publie*, n° 2, 2015, p. 1-16, ici p. 12.

49 Hugo Friedrich, *Montaigne* [1949], Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968, p. 350.

50 I, 8, p. 33 A.

51 Zoé Samaras, « Le sens comme reflet. Lecture platonicienne des *Essais* », *Lire les Essais de Montaigne*. Actes du Colloque de Glasgow 1997, N. Peacock, J. J. Supple (dir.), Paris, Honoré Champion, 2001, p. 63-74, ici p. 69.

52 Cf. Frédéric Tinguely, « Moments apodémiques dans le *Journal de voyage* », *Montaigne à l'étranger. Voyages avérés, possibles et imaginés*, Ph. Desan (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 31-40, ici p. 33sq. L'opposition est héritée du stoïcisme et se trouve par exemple dans un texte fondateur de Juste Lipse publié en latin en 1586 (*De ratione cum fructa peregrinandi [...]*, Lettre à Philippe de Lannoy du 3 avril 1578, *Les Epistres de Lipse traduites de Latin en François*, trad. A. Brun, Lyon, chez Jean Radisson, 1650, p. 17-33, ici p. 18) : « Chacun peur roder, aller & courir, mais peu contempler & apprendre, c'est à dire,

Certes, la métaphore de la plume et de l'esprit vagabonds « questionne la prétendue supériorité axiologique du “véritable voyage” (la *peregrinatio*) sur le vagabondage⁵³ », et suggère non seulement que le propre de l'aventure est de se lancer à la quête de l'encore inconnu, mais aussi que ce désir est une propension fructueuse de l'homme. Il n'empêche que selon l'extrait du chapitre « Des coches » susmentionné, le sujet curieux semble être condamné à devoir vivre dans une insatisfaction permanente et rester l'éternel prisonnier d'une perspective qui se situe dans l'intervalle du « ny guere loin, ny gueres arriere », voyant sa marge de manoeuvre ainsi réduite à un écart qui est « doublement ressenti comme limité et mouvant⁵⁴ ». Or, si la conscience des limites et de la relativité des connaissances dans un monde conçu comme une « branloire perenne⁵⁵ » s'y annonce d'abord comme une simple crainte, prête à être dissipée (« Je crains que nostre connoissance soit foible »), la tonalité devient de plus en plus assurée : la connaissance « embrasse peu et vit peu, [est] courte et en estandue de temps et en estandue de matiere⁵⁶ ». Le fil de l'argumentation débouche même bientôt sur un pessimisme gnoséologique prononcé, lorsque Montaigne finit par s'exclamer que dans ce « monde qui coule pendant que nous y sommes⁵⁷ », même « la cognoissance des plus curieux⁵⁸ », n'est que « chetive et racourcie⁵⁹ » ! Ici, comme dans son autre chapitre consacré au Nouveau Monde (« Des cannibales »), la métaphore de la myopie congénitale, qui est cette fois-ci plus sous-jacente qu'explicite, est pensée dans un intime rapport avec la curiosité. Son avidité apparaît particulièrement préoccupante dans le contexte de l'exploration du continent américain : « J'ay peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre⁶⁰, et plus de curiosité que

vrayment voyager [..]. [*Vagari, lustrare, discurrere, quivis potest : pauci indagare, discere ; id est, vere peregrinari [..].*] », phrase qui s'appuie sur Sénèque : « En fait, tu ne voyages pas, tu te fais errant et passif, et d'un lieu tu passes à un autre, [..]. [*Nunc non peregrinaris, sed erras et ageris ac locum ex loco mutas [..].*] » *Lettres à Lucilius*, t. II, trad. J. Baillard, Paris, Hachette, 1914, XXVIII « Inutilité des voyages pour guérir l'esprit », p. 68.

53 Morice, art. cité, p. 10.

54 Élisabeth Schneikert, *Montaigne dans le labyrinthe. De l'imaginaire du Journal de voyage à l'écriture des Essais*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 314.

55 III, 2, p. 804 B.

56 III, 6, p. 907 B.

57 *Ibid.*, p. 908 B.

58 *Ibid.*

59 *Ibid.*

60 Le proverbe « avoir les yeux plus gros (ou grands) que la panse » ou « avoir plus grands yeux que grand panse », est attesté depuis la fin du XV^e siècle, et a notamment été popularisé par

nous n'avons de capacité⁶¹ ». Encore une fois, l'argument est placé sous le signe d'une crainte, avant que Montaigne n'en relativise le caractère incertain, en préférant l'indicatif « nous avons » au subjonctif « ayons » qui serait grammaticalement exigé. À travers une double comparaison, l'auteur trace les contours de cette inépuisable *libido sciendi* dont le corrélat se trouve dans l'infinité d'un autre « país au-delà », celui au-delà de l'Océan atlantique, auquel « nous », hommes curieux de l'Ancien Monde qui représentons sous forme de synecdoque généralisante les explorateurs du Nouveau Monde, sommes confrontés.

Ce n'est donc pas tant la vision ébranlée du monde connu⁶² qui inquiète Montaigne que les conséquences éthiques qui ressortissent du décalage entre la « curiosité » et la « capacité » de l'homme. La méconnaissance du décalage entre ces termes rapprochés par homéotéleute s'avère être une source intarissable d'erreurs et d'errances humaines, pour autant que la curiosité semble comme fatalement accompagnée de la démesure et d'une vanité croissante de l'homme qui embrasse tout, mais n'étreint en réalité « que du vent⁶³ ». Si le « vent » est ici synonyme de « rien »,

Rabelais qui, dans son *Quart Livre*, décrit « la ridicule statue appelée Manduce » comme « ayant des oeilz plus grands que le ventre, et la teste plus grosse que tout le reste du corps » (dans *Les Cinq Livres*, éd. critique de J. Céard, G. Defaux et M. Simonin, Paris, La Pochotèque, 1994, p. 1169). Si l'expression est notamment appliquée aux gourmands qui, en voyant un bon repas, espèrent manger plus que leur estomac ne peut contenir, elle signifie chez Montaigne aussi bien un appétit vorace qui se voit bientôt rassasié que l'idée d'« avoir plus d'ambition que de capacité ». Cf. Wartburg, « oculus », *FEW*, *op. cit.*, t. VII, p. 312.

61 I, 31, p. 203 A. L'Exemplaire de Bordeaux montre que Montaigne corrige son texte pour condenser la phrase et la rendre plus assertive, car il avait d'abord écrit : « J'ay peur que nous avons les yeux plus grands que le ventre, comme on dict, & le dit on de ceux, ausquels l'appetit & la faim font plus desirer de viande, qu'ils n'en peuvent empocher. Je crains aussi que nous avons beaucoup *et* plus de curiosité, que nous n'avons de capacité » (Paris, Chez Abel l'Angelier, 1588, f° 84r°). Susanne Schmarje (*Das sprichwörtliche Material in den « Essais » von Montaigne*, vol. 1, Berlin/ New York, Walter de Gruyter, 1973, p. 124) a observé que ce raccourcissement correspond à la tendance de Montaigne à intégrer les énoncés proverbiaux comme des éléments de construction linguistique dans la structure des phrases.

62 Michel Jeanneret, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres, de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997, p. 69-103.

63 Encore une fois, l'EB montre que texte le évolue vers une tonalité moins modalisée : « Nous embrassons tout, mais je crains que nous n'étreignons rien que du vent » devient après la relecture de Montaigne : « Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent » (*op. cit.*, f° 84r°). L'auteur renonce donc explicitement à un de ces mots qu'il chérit tant, parce qu'ils « amollissent et modèrent la temerité de nos propositions » (III, 11, p. 1030 B). La paronomase « vent » - « ventre » fait écho au « ventre » du pédant, cette

Montaigne reconsidéra plus tard la valeur rattachée à ce trope, quand il précise dans un ajout manuscrit tardif que le vent accepte en vérité plus sagement que l'homme le sort de sa mouvance perpétuelle, « sans desirer la stabilité, la solidité, qualitez non siennes⁶⁴ ». Tout en se fondant sur une vision héraclitéenne du monde dont la mutabilité éternelle empêche l'homme de jamais accéder à une connaissance ou science positives et durables, la critique montaignienne s'inscrit par son assimilation entre curiosité et cupidité des yeux dans la perspective d'Augustin, qui situait celle-là entre le « plaisir de la vue » (*voluptas oculorum*) et la « tentation de l'orgueil » (*superbia*)⁶⁵. Plus particulièrement, l'inquiétude de Montaigne à l'égard de l'insatiabilité de la curiosité humaine fait résonner la condamnation augustinienne de la *curiositas*, qui se distingue des plaisirs sensuels naïfs, en ce qu'elle ne se délecte pas des choses en tant que telles, mais d'elle-même, en n'y cherchant qu'une confirmation de la capacité de savoir⁶⁶. En la rapprochant en même temps du péché de la glotonnerie (« les yeux plus grands que le ventre »), le Bordelais appuie son argument selon lequel la curiosité de savoir prouve que l'homme est « incapable de moderation⁶⁷ », et fait encore une fois ressentir le poids de l'héritage de l'évêque d'Hippone, pour lequel la *curiositas* possédait une parenté ontologique avec la *voluptas*. Tandis que la première est une *concupiscentia oculorum*, une convoitise des yeux⁶⁸ dont le caractère pulsionnel trahit la morbidité de l'âme humaine⁶⁹ et un attachement exagéré au contingent⁷⁰, la deuxième est une *concupiscentia carnis*, qui subsume les plaisirs charnels que l'homme cherche de manière tout

incarnation par excellence du mauvais curieux qui, à force d'accumuler des connaissances, empêche son « estomac » de faire son « opération », de sorte que le savoir est seulement « dégorgé [...] et m[is] au vent » (I, 25, p. 136 A et I, 26, p. 151 A).

64 III, 13, p. 1107 C.

65 Voir l'ordre des chapitres XXXIV (« Des plaisirs de la vue »), XXXV (« De la seconde tentation qui est la curiosité ») et XXXVI (« De la troisième tentation qui est l'orgueil [...] ») dans le dixième livre des *Confessions*, trad. d'A. d'Andilly, éd. de Ph. Sellier et O. Barenne, Paris, Gallimard, 1993, p. 383-392.

66 Hans Blumenberg, *Die Legitimität der Neuzeit* [1966], Frankfurt a. M., Suhrkamp, 1988, p. 361.

67 III, 12, p. 1038 B.

68 Augustin différencie la concupiscentia des yeux corporels, qui incite l'homme à chercher la lumière et à voir la beauté, des concupiscentia des yeux de l'âme, qui est associée à la malice et jugée beaucoup plus dangereuse. *Confessions*, op. cit., X, XXXIV, p. 383-385.

69 *Ibid.*, X, XXXV, p. 387.

70 *Id.*, *De mendacio, Problèmes moraux*, prés., trad. et notes de G. Combès, Paris, Desclée de Brouwer, 1948, VII, 10.

aussi illicite⁷¹. Mais alors qu'Augustin réprouvait le curieux dans la mesure où il oubliait l'essentiel, la connaissance de Dieu, Montaigne, qui ne s'intéresse ni à la dimension sotériologique de la curiosité ni ne se soucie de corriger l'homme, le discrédite parce qu'il méconnaît les limites de sa capacité en s'aveuglant sur la condition intrinsèquement myope de l'homme.

DÉSAPPRENDRE LE MAL DE LA MYOPIE

Dans cette perspective, c'est un deuxième type de myopie, celle qui est acquise par habitude, qui sera au cœur de la deuxième partie de notre propos, car c'est contre elle que Montaigne lutte avec ses textes, pour dépasser l'erreur d'être « tous contraints et amoncellez en nous, et [d']avo[ir] la veue racourcie à la longueur de nostre nez⁷² ». Comme la myopie gnoséologique congénitale, celle-ci est donc associée à la notion d'erreur : la première l'est dès lors qu'elle est déguisée par l'espoir vaporeux d'une curiosité démesurée surestimant la capacité de l'homme et qui, selon l'intertexte biblique, s'est initialement confondue avec l'orgueil, cette Erreur originelle qui a jeté le genre humain sur les voies néfastes de l'errance éternelle⁷³. En revanche, la myopie qui ressortit de la coutume est elle-même une « erreur de grande suite et prejudice⁷⁴ », car elle est signe d'un manque de curiosité⁷⁵. Pour remédier à cette

71 *Id.*, *Psaumes, Œuvres complètes*, t. VIII, éd. M. Poujoulat, M. Raulx, Bar-le-Duc, L. Guérin & Cie, 1869, 8, 13, p. 161.

72 I, 26, p. 157 A.

73 C'est dans un des passages de l'« Apologie » qui dialogue le plus explicitement avec le discours théologique sur la curiosité, que Montaigne ne cesse de tisser les liens entre curiosité, orgueil, erreur et errance, en se fondant sur la métaphore filée de la « voie » (nous soulignons) : la curiosité « fut la première ruine du genre humain ; c'est la *voye* par où il s'est précipité à la damnation éternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des *voyes communes*, qui luy fait embrasser les nouvelles, et aimer mieux estre chef d'une troupe *errante et desvoyée* au *sentier de perdition*, aymer mieux estre regent et precepteur d'*erreur* et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'autrui, à la *voye batue et droicturiere* » (II, 12, p. 498 A).

74 I, 26, p. 157 C.

75 Nous n'aborderons donc pas la question de l'acuité visuelle de Montaigne qui a été traitée par René Bernoulli, « Les yeux de Montaigne. Étude pathographique », *BSAM*, IV^e

myopie de l'esprit et du cœur de l'homme qui confond encore trop souvent la curiosité avec « l'opinion de science⁷⁶ », l'auteur recommande « la fréquentation du monde⁷⁷ » et promet une curiosité dont la vertu consiste à élargir l'horizon scopique de l'homme, en lui faisant goûter le spectacle de la *varietas mundi*.

Or, si à la Renaissance il s'établit une relation étroite entre voyage et curiosité, la question de savoir si celle-ci est une qualité positive du voyageur n'est pas sans échauffer les esprits. Tandis qu'elle est soigneusement mise en examen dans les livres de pèlerinage, où elle fait l'objet d'une « réhabilitation contrastée⁷⁸ », les auteurs qu'on peut rattacher à la littérature morale voient dans le mouvement irrépressible et désordonné engendré par la curiosité une dangereuse errance qui favorise la dispersion des intérêts et interdit toute poursuite fructueuse du savoir. En suscitant une forme de fébrilité qui appelle à goûter toujours plus de nouveauté, la curiosité serait ainsi nuisible au corps et à l'âme du voyageur⁷⁹. Puisque le désir de parcourir le monde s'associe volontiers à une curiosité coupable et nécessite une justification, Montaigne défend le voyage comme une bonne occasion de suspendre un moment le « culte de l'intériorité », de dépasser l'étroitesse de la perspective de l'homme qui se replie et se resserre en soi-même⁸⁰, et un moyen qui nous saura apprendre à ne pas refuser comme barbare, miraculeux ou contre nature ce qui ne nous ressemble pas⁸¹. La célèbre école de la diversité que le chapitre « De la vanité » présente comme la meilleure école de vie, enseigne à partir d'une triade en « proposant », c'est-à-dire en mettant incessamment « devant les yeux⁸² » du voyageur désireux d'apprendre, les trois composantes de la « perpétuelle variété de formes

série, n° 10, 1967, p. 10-15, et plus récemment, par Yves Louagie, « Le *Duomo di Prato* et la vision artistique de Montaigne », *BSAM*, n° 69, Janvier-Juin 2019, p. 65-86.

76 II, 12, p. 498 C.

77 I, 26, p. 157 A.

78 Marie-Christine Gomez-Geraud, « La curiosité, qualité du voyageur ? Succincte enquête sur la littérature viatique du XVI^e siècle », *Carmenae*, n° 15, 2013, p. 1-10, ici p. 1.

79 *Ibid.*

80 En utilisant le verbe « amonceler » dans ce sens, Montaigne tient sa promesse de se « forger un dictionnaire à part [s]joy » (III, 13, p. 111 B), les sens propres du verbe (« entasser », « s'agglomérer », « élever, bâtir en hauteur » « amasser, mettre ensemble ») étant largement dépassés. Wartburg, « monticellus », *FEW*, t. VI/3, Bâle, Helbing & Lichtenhahn, 1966-1969, p. 119.

81 *Cf.* III, 9, p. 985 B.

82 Wartburg, « pausare », t. VIII, *op. cit.*, p. 70.

de nostre nature⁸³ » que sont « [B] la diversité de tant d'autres vies, [C] fantaisies et usances⁸⁴ ». Mais quel rôle joue la mobilité du voyageur dans la réévaluation de la curiosité comme remède contre la myopie de l'homme ? Quels sont les *modi videndi* privilégiés et quels sont les *modi peregrinandi* les plus favorables au déploiement d'une curiosité qui n'est plus vaine, mais saine⁸⁵ ?

DEVENIR PANOPTÈS

Dans une première partie du chapitre « De l'institution des enfants⁸⁶ », rédigé à un point où Montaigne n'avait pas encore franchi les frontières de la France, mais où il était plutôt un « voyageur en fauteuil »,

83 III, 9, p. 974 B.

84 *Ibid.*, p. 973.

85 Puisque nous nous focalisons sur les passages où Montaigne travaille, d'une manière ou d'une autre, la notion de curiosité, nous n'étudions pas, comme Olivier Pot, le rapport entre les variations de la marche des voyageurs et la déformation de la perspective topographique dans le *Journal de voyage*. Nous nous limitons à signaler que Pot propose d'interpréter la vision du voyageur comme une *accommodation* (au sens des opticiens de « mise au point de la vision de façon à former une image claire et nette sur la rétine », « qui règle sans discontinuité les plans divergents du proche et du lointain, du local et du général, du concret et de l'abstrait », en oscillant incessamment entre le visible et le lisible, entre l'autopsie et l'intelligible (« Lieux, espaces et géographie dans le *Journal de voyage* », *Montaigne Studies*, vol. 15, n° 1-2, 2003, p. 63-104, ici p. 78). Nous ne reviendrons pas non plus sur la question, largement débattue, du silence de Montaigne sur les œuvres d'art de la Renaissance en Italie, qui a souvent été expliqué par un manque d'intérêt ou de curiosité, et donc été associée à l'idée de « myopie ». (Cf. Stendhal, *Promenades dans Rome*, Paris, Delaunay, 1829, II, p. 381 ; Meunier de Querlon, « Discours préliminaire », *Journal de voyage*, éd. de F. Garavini, Paris, Gallimard, « folio classique », 1983, p. 47 ; Dr A. Armingaud, *Œuvres complètes de Michel de Montaigne*, t. VII, Paris, L. Conard, 1924, XXI-XXIX ; Michel Bideaux, « La description dans le *Journal de Voyage de Montaigne* », *Études seiziémistes offertes à M. le Prof. V.-L. Saulnier par plusieurs de ses anciens doctorants*, Genève, Droz, 1980, p. 130-154 ; Lino Pertile, « Montaigne in Italia : Arte, tecnica e scienza dal *Journal agli Essais* », *Saggi e Ricerche di letteratura francese*, n° 12, 1973, p. 47-92 ; Richard Sayce, « The Visual Arts in Montaigne's *Journal du Voyage* », *O un amy ! Essays on Montaigne in Honor of Donald M. Frame*, R. C. La Charité (éd.), Lexington, Ky., French Forum, 1977, p. 219-241 ; Schneikert, *op. cit.*, p. 215-240).

86 Ce chapitre tient un rang spécial parmi les *Essais* : conçu comme une lettre destinée à Diane de Foix, la Comtesse de Gurson, il conseille à une future mère de choisir le meilleur enseignement pour son enfant.

voyageant jusqu'au fin fond de ses entrailles ou via des livres vers les colonies et civilisations du Nouveau Monde ou de l'Antiquité, il écrit qu'il « voudroi[t] qu'on commençast à promener [l'homme] des sa tendre enfance⁸⁷ » dans le monde, et esquisse un programme pédagogique où « tout ce qui se presente à nos yeux sert de livre suffisant⁸⁸ ». Comme dans *l'instutio principis*⁸⁹, le rôle du voyage est devenu primordial dans l'éducation de « l'honnête homme » qui est encouragé à s'intéresser à tout ce que le monde peut lui offrir : « la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table⁹⁰ » lui sont autant de matières à exercer son jugement. À cette fin, « la visite des pays estrangers⁹¹ » est aux yeux de l'auteur un exercice particulièrement propice, mais

non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse Françoisse, combien de pas à Santa rotonda⁹², ou la richesse des calessons de la Signora Livia, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruïne de là, est plus long ou plus large, que celui de quelque pareille medaille, mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui (I, 26, p. 153 A).

Montaigne aurait-il pu différencier plus nettement entre une *vaine* et une *saine* curiosité ? La première, qui se caractérise par la mesure des vestiges prestigieux de la Rome antique et qui manifeste même, par l'appréciation des dessous d'une courtisane, un goût pour la frivolité, se trouve disqualifiée, d'autant qu'elle participe d'une approche quantitative et matérielle qui « ne s'attache qu'à l'apparence⁹³ ». À la simple accumulation de faits futiles qui n'alimente que le psittacisme de l'homme, l'auteur oppose une curiosité qui se plonge concrètement dans l'expérience de la diversité en s'appliquant à l'étude des différents caractères et manières de vivre, et qui privilégie la qualité, pour ne pas

87 I, 26, p. 153 A.

88 *Ibid.*, p. 152 A.

89 Cf. Luigi Monga, *Discours viatique de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile (1588-1589)*, Genève, Slatkine, 1983, p. 10 *sq.*

90 I, 26, p. 152 A.

91 *Ibid.* 153 A.

92 Le Panthéon circulaire érigé par Agrippa sous Auguste, refait par Hadrien et devenu l'église Sainte-Marie-aux-Martyrs (*Santa Maria Rotonda*), est mentionné dans le *Journal de voyage*, éd. Garavini, p. 228.

93 Jean-Marie Paisse, « Montaigne et la Pédagogie », *BSAM*, IV^e série, n° 22-23, 1970, p. 7-15, ici p. 12.

dire l'intensité des rencontres humaines. Au lieu de nourrir l'« opinion de sçavoir⁹⁴ » de l'homme, comme le fait trop souvent cette « suffisance purement livresque⁹⁵ » que Montaigne trouve si fâcheuse lorsqu'elle ne nous bourre le crâne que d'un savoir stérile, la curiosité devrait être une occasion pour enrichir, épanouir et façonner notre personnalité au contact de mœurs et de mentalités étrangères, selon un principe que Frédéric Tinguely a appelé « tribologie anthropologique⁹⁶ » (du grec *τριβος*, « frottement »). La métaphore de la cervelle frottée et limée implique l'idée d'une « friction⁹⁷ » qui nettoie⁹⁸, polit et perfectionne⁹⁹ l'esprit, et suggère que le voyage offre à l'homme l'occasion de s'amender, d'opérer un travail sur soi. Plutôt que de se « troubl[er] du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immoderement les cognoissances [des choses celestes et divines] qui ne sont de leur appartenace¹⁰⁰ », le voyageur qui expose son âme à la variété des choses mortelles se purifie l'esprit et aiguise sa perspicacité. L'image du « frottement » cérébral introduit une dimension nouvelle, en supposant que ce n'est plus un seul individu qui se « heurte[] rudement [s]a teste¹⁰¹ » à celles des autres, mais deux sujets qui interagissent et forment ainsi un « cercle anthropologique ». Ce concept proposé par Tinguely rend compte du « mouvement par lequel une conscience qui observe l'altérité culturelle se trouve en retour modifiée par elle¹⁰² ». Par sa nature circulaire, cette curiosité constitue le contre-modèle du pédantisme qui se fonde non pas sur un échange, mais sur une relation unidirectionnelle, en ne demandant aux enfants que de mettre en œuvre un savoir qui « nage en la superficie de leur cervelle¹⁰³ », avec la conséquence néfaste d'étouffer l'ardeur de leur esprit. Avoir la tête bien faite plutôt que bien remplie conditionne donc une certaine disposition à se laisser transformer par le

94 II, 12, p. 488 A.

95 I, 26, p. 152 C.

96 Frédéric Tinguely, « Montaigne et le cercle anthropologique : réflexions sur l'adaptation culturelle dans le *Journal de voyage* », *Montaigne Studies*, vol. 15, n° 1-2, 2003, p. 21-30, ici p. 23.

97 Wartburg, « fricare », *FEW*, t. III, p. 784.

98 *Ibid.*, p. 786.

99 *Id.*, « limare », *FEW*, t. V, p. 338.

100 II, 12, p. 535 C.

101 III, 8, p. 928 B.

102 Tinguely, « Montaigne et le cercle anthropologique », art. cité, p. 23.

103 I, 25, p. 139 A.

contact, le refus de tout préjugé¹⁰⁴ sur « [l]a diversité des façons d'une nation à autre¹⁰⁵ », et une curiosité qui se laisse flotter en l'expérience, en « s'ouvr[ant] à l'altérité, sans pour autant se dissoudre en elle par un processus d'aliénation incontrôlé¹⁰⁶ ».

Il va sans dire que cette attitude d'ouverture, ce goût de la découverte personnelle et ce désir de s'immerger dans des cultures étrangères, font également l'intérêt du *Journal de voyage*, où l'envie d'« essayer¹⁰⁷ » l'altérité se reflète jusque dans l'adoption de la langue italienne. On en trouve aussi des traces dans de nombreux passages du chapitre « De la vanité » qui représentent des moments de réflexion, coordonnés à l'auto-analyse, au retour de soi sur soi-même et sur les souvenirs des voyages effectués. Il en est ainsi lorsque Montaigne confie qu'il a

honte de voir noz hommes, enyvrez de cette sottte humeur de s'effaroucher des formes contraires aux leurs : il leur semble estre hors de leur element quand ils sont hors de leur vilage. Oû qu'ils aillent, ils se tiennent à leurs façons, et abominent les estrangeres [...] (III, 9, p. 985 B).

En critiquant le sentiment de fierté nationale de certains de ses compatriotes et leur refus d'essayer des coutumes étrangères, l'auteur ébauche une théorie du mauvais voyageur¹⁰⁸ qui laisse entendre qu'une telle attitude xénophobe est le signe d'un manque de curiosité et une manifestation de vanité. Il s'en distancie explicitement en déclarant solennellement qu'il « estime tous les hommes [s]es compatriotes et embrasse un Polonois¹⁰⁹

104 *Ibid.*

105 III, 9, p. 985 B.

106 Tinguely, « Montaigne et le cercle anthropologique », art. cité, p. 29.

107 L'auteur joue avec cette idée de « goûter » l'étrangeté en la « parlant », lorsqu'il commence à rédiger son *Journal* en italien : « *Assaggiamo di parlar un poco questa altra lingua, massime essendo in queste contrade dove mi pare sentire il più perfetto favellare della Toscana [...]* » [Essayons de parler un peu cette autre langue, précisément alors que je me trouve dans ces contrées où il me semble entendre le parler le plus parfait de la Toscane [...]]. *Journal de voyage*, éd. d'É. Schneikert et L. Vendrame, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 62sq. Cf. Chiara Nifosi, « Une langue de voyage. Étude quantitative sur l'italien de Montaigne », *Montaigne à l'étranger, op. cit.*, p. 226-241, ici p. 227.

108 Cf. chap. IV de Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage. Histoire de touristes*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1993.

109 Si l'idée de nationalité universelle se trouve dans les *Cœuvres morales* de Plutarque (voir n. 133), le choix du Polonois est de Montaigne. Selon Jean Balsamo, cette référence « prend sens en relation à l'aventure polonoise du duc d'Anjou, à laquelle Montaigne avait peut-être participé ». (« Montaigne, aux origines de la tradition cosmopolite », *Entre Pologne et*

comme un François, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune¹¹⁰ ». En se limitant au familier, ces hommes se privent de l'occasion de savourer l'étrangeté des cultures inconnues et font preuve de la myopie de leur esprit : « Ils voyagent couverts et resserrez d'une prudence taciturne et incommunicable, se defendans de la contagion d'un air incogneu¹¹¹ ». En revanche, le voyage est moins un véhicule de prétendues maladies que d'apprentissage, si on parcourt le monde avec un esprit ouvert, comme le fait Montaigne qui prétend « peregrine[r] tressaoul de nos façons, non pour chercher des Gascons en Sicile¹¹² [...] », mais « des Grecs plustost, et des Persans¹¹³ ». Pour maximiser le gain tiré de l'expérience viatique, il invite son enfant de maison à

avoir les yeux par *tout* ; car je trouve que les premiers sieges sont communément saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se trouvent guieres meslées à la suffisance. [...] Il sondera la portée d'un *cbacun* : un bouvier, un masson, un passant : [...] car *tout* sert en mesnage ; la sottise mesmes, et foiblesse d'autruy luy sera instruction. A conteroller les graces et façons d'un *cbacun*, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises (Nous soulignons. I, 26, p. 155sq. A).

L'enfant est encouragé à devenir *panòptês*, à porter son regard, à la manière d'Argus, ce géant aux cent yeux, sur tout¹¹⁴, et notamment sur ce qui pourrait lui sembler en dessous de la dignité d'un gentil-homme. Montaigne veut qu'il apprenne à regarder au-delà de ce à quoi il est habitué, à ne pas réserver son attention qu'aux gens de son rang, mais à faire l'expérience que les capacités et les valeurs des hommes ne dépendent ni de la couche sociale ni de la nation auxquelles ils appartiennent. L'importance du *regard* est décisive :

France, le cosmopolitisme des Lumières [...], Rome, Accademia Polacca, 2018, p. 26-39, ici p. 32 ; sur cette question voir : Catherine Magnien, « Montaigne historien de l'« expédition » de Henri d'Anjou en Pologne (1573-1574) ? Hypothèses », *Histoire et littérature au siècle de Montaigne. Mélanges offerts à Claude Gilbert Dubois*, F. Argot-Dutard (dir.), Genève, Droz, 2001, p. 195-206 et Élisabeth Schneikert, « Montaigne et l'appel de la Pologne. Pourquoi Montaigne désirait-il aller à Cracovie ? », *Montaigne à l'étranger, op. cit.*, p. 115-132.

110 III, 9, p. 973 B.

111 *Ibid.*, p. 986 B.

112 Montaigne se fâchait « de rencontrer à Rome si grand nombre de Français, qu'il ne trouvait en la rue quasi personne qui ne le saluât en sa langue », *Journal de voyage*, éd. Garavini, p. 189.

113 III, 9, p. 986 B.

114 Boudou et Cernogora, art. cité, p. 10.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra : un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Caesar ou de Charlemagne [...]. Il s'enquerra des meurs, des moyens et des alliances de ce Prince, et de celui-là ; Ce sont choses tres-plaisantes à apprendre et tres-utiles à sçavoir (I, 26, p. 156 A).

Être honnêtement curieux, c'est avant tout apprendre à promener son œil sur la diversité des manifestations de la vie et à « regarder le monde en l'interrogeant¹¹⁵ ». Comme la philosophie, l'« honeste curiosité » a le privilège de se « mesler par tout¹¹⁶ », tant qu'elle permet à l'homme de « forger [s]on ame¹¹⁷ » et de former ses mœurs. La prétention de cette curiosité à l'inclusion totale et à l'extension maximale de sa portée scopique suggère que ce n'est pas tant la *matière* qui détermine la valeur rattachée à la curiosité, mais la *manière* dont le curieux examine ses objets. L'homme honnêtement curieux est avide d'aller au fond des choses – il « sonde » la capacité de chacun –, a l'œil attentif et un esprit critique toujours en éveil – il « contrerolle » les attitudes de chacun, les épie en détail –, et adopte une posture qui est intimement liée à l'attitude « enquesteuse, non resolutive¹¹⁸ » que Montaigne préconise dans « Des Boiteux ». Puisqu'elle ne semble s'orienter que sur deux critères fondamentaux – le *plaisir* de l'apprentissage et l'*utilité* du savoir¹¹⁹ –, elle porte sur le présent et le passé, mais jamais sur les choses futures, s'intéresse aux biens matériels et immatériels, et notamment à la marque de l'homme, qu'elle soit dans les artéfacts ou dans les paysages. Cette curiosité ne semble aller et venir entre le tout, l'exemple générique (« un bouvier, un masson, un passant », « un bastiment ») et le particulier (« ce Prince ») que pour constater que *tout* mérite d'être considéré comme « singulier ». Elle se reflète dans la démarche des auteurs du *Journal de voyage*, où et le secrétaire et Montaigne font preuve d'avoir voulu rester à l'écart des considérations généralisantes, et de n'avoir soin que de ce qui

115 Nous soulignons. *Ibid.*

116 I, 26, p. 164 A.

117 III, 3, p. 819 C.

118 III, 11, p. 1030 C.

119 Montaigne s'appuie ici sur Plutarque qui, dans son essai « De la Curiosité », écrit qu'il est absolument nécessaire de dresser le curieux à « veoir & ouïr seulement ce qui est utile ». *Les Œuvres morales et meslees, translatees du Grec en François, par messire Jacques Amyot [...]*, t. I, Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascosan, 1572, p. 66G.

les frappait par sa « singularité¹²⁰ » : non pas ce qu'ils auraient dû voir, mais ce qu'ils ont effectivement vu eux-mêmes le long de leur parcours – un bastiment, une fontaine, un homme, qu'il soit duc ou serviteur, noble ou paysan, malade ou médecin, courtisane ou religieux, juif ou cardinal... –, au risque de manquer certains monuments, places ou choses « dignes de mémoire », comme la Piazza del Duomo de Milan qui n'est pas mentionnée. Aux faits objectifs (historiques, géographiques, politiques, économiques), que les théoriciens de la méthode apodémique estimaient nécessaires à retenir¹²¹, le Bordelais et son scribe préfèrent les petites curiosités anecdotiques, se montrant plus soucieux d'absorber les singularités et les « choses rares et remarquables de chaque lieu¹²² » pour leur propre goût que d'organiser dans un journal une description exhaustive de ce qu'ils ont vu. L'écriture fragmentaire de ce *Journal* rédigé au fil des étapes, sans recul ni projet, est une saisie du moment, de l'immédiat et du présent et obéit à une « esthétique du discontinu¹²³ » qui inscrit l'allure de Montaigne non seulement contre l'esprit méthodique de ces ramistes¹²⁴, mais encore contre celui des cosmographes de l'époque qui, selon Frank Lestringant, aspiraient à avoir une vue

120 Cette correspondance entre les démarches a amené Raimond Esclapez à considérer le chapitre I, 26 comme un « prétexte à [un] autoportrait à peine déguisé » et une occasion de « reproduire un autre Montaigne » (« "De l'institution des enfans". Autoportrait de l'écrivain en "enfant de maison" », *Le livre I des Essais de Montaigne*. Actes de la Journée d'étude « Montaigne » du 6 novembre 1992, F. Charpentier, (dir.), Paris, U.F.R. « Sciences de textes et documents », 1993, p. 75-93, ici p. 79, 86). Cette interprétation est problématique à deux égards : d'une part, parce que ce passage a été écrit avant que Montaigne n'ait mis son pied sur le territoire étranger, et de l'autre, parce que le critique suggère que l'auteur cherchait à douer l'enfant de ses propres goûts et à lui imposer sa propre manière de voir le monde. Cette idée contredit pourtant l'intention de l'auteur d'éduquer l'enfant de manière à ce qu'il développe une « vigueur et liberté » à exercer son jugement pour se faire « meillur et plus sage » par lui-même. (I, 26, p. 151 B et 152 A).

121 Leur but était d'aider le voyageur à ne rien perdre de ses observations sur place, ainsi que de l'encourager, « avant de mettre sur papier son compte-rendu, à se renseigner auprès de ceux qui l'avaient précédé et à lire tout ce qui avait été écrit sur le sujet ». Luigi Monga, « Itinéraires de Français en Italie à l'époque de Montaigne », *Montaigne e l'Italia : atti del Congresso internazionale di studi di Milano-Lecco, 26-30 ottobre 1988*, Genève, Slatkine 1991, p. 437-452, ici p. 440.

122 *Journal de voyage*, éd. Garavini, p. 114.

123 Michel Bideaux, « Le *Journal de voyage* de Montaigne : un "Essai" sur l'Italie ? », *Montaigne e l'Italia*, op. cit., p. 453-467, ici p. 455.

124 Cf. Paul J. Smith, « Montaigne, Juste Lipse et l'art du voyage », *Romanic Review*, vol. 94, n° 1, 2003, p. 73-91, ici p. 91.

ubiquiste sur le monde proche de celle de Dieu¹²⁵. Par contre, le regard montaignien est une topographie située dans un « temps étroit » qui fait disparaître « la petite échelle de la mappemonde [...] en même temps que la perspective chronologique à long terme¹²⁶ », ou comme le suggère encore Lestringant, une « “myopie” délibérée » et fructueuse, « qui constitue l’un des aspects méthodologiques fondamentaux du doute montaignien¹²⁷ ».

Sous cette optique, l’adjectif « honeste », que le Bordelais est le premier à utiliser comme épithète de la curiosité¹²⁸, peut être interprétée au moins de deux manières : elle rappelle d’abord qu’il est question de la formation de gentilhommes, de l’honnêteté comme attribut fondamental de la noblesse ; dans ce sens, l’homme honnêtement curieux est « irréprochable dans sa conduite¹²⁹ ». Mais ce qui est encore plus important, c’est que cette curiosité est honnête par rapport à la myopie cognitive de l’homme : en renonçant à la tentation de vouloir déduire des règles ou principes généralisants de l’expérience, ce curieux accepte que la raison humaine soit un instrument trop faible pour comprendre la diversité des phénomènes dans un monde où « et nous, et nostre jugement, et toutes choses mortelles vont coulant et roulant sans cesse¹³⁰ », et qu’il ne puisse que s’en approcher par l’étude de cas « singuliers¹³¹ ». Dans cette perspective, la curiosité devient donc une véritable *manière de vivre* avec des conséquences éthiques importantes.

125 « Montaigne topographe et la description de l’Italie », *Montaigne e l’Italia, op. cit.*, p. 623-642, ici p. 624.

126 *Ibid.*, p. 628.

127 *Ibid.*

128 On pourrait pourtant considérer l’« honeste curiosité » comme une version sécularisée de la *pia curiositas* érasmienne. André Godin, « Erasme : “Pia/Impia curiositas” », *La Curiosité à la Renaissance, op. cit.*, p. 25-36. La notion sera réinterprétée par Pierre Charron ; l’étude d’Emiliano Ferrari, « A Passion for Free Minds. The “honneste” curiosité in Montaigne and Charron », *Curiosity and the Passions of Knowledge, op. cit.*, p. 77-96 a été consacrée à ce rapport de filiation.

129 Wartburg, « honestus », *FEW*, t. IV, p. 461.

130 II, 12, p. 601 A.

131 Cf. Irma S. Majer, *The Notion of Singularity. The Travel Journals of Michel de Montaigne and Jean de Léry*, Ann Arbor, UMI Dissertations, 1994.

MÉTAMORPHOSES SPÉCULAIRES – MOUVEMENTS SALUTAIRES

Puisqu'« un honneste homme []est un homme meslé¹³² », c'est-à-dire un homme qui, selon le lieu commun homérique, a vu de nombreuses villes, se qualifie par une diversité d'intérêts et peut s'adapter à différentes situations, Montaigne fonde l'éducation de la curiosité viatique sur la leçon de Socrate¹³³, ce « citoyen du monde¹³⁴ » qui « embrassoit l'univers, comme sa ville¹³⁵ », « non pas comme nous, qui ne regardons que sous nous¹³⁶ ». Un coup d'œil sur les ajouts manuscrits effectués sur l'Exemplaire de Bordeaux découvre que l'auteur avait d'abord écrit « qui ne regardons qu'à nos pieds¹³⁷ » avant de substituer cette formulation par « sous nous ». Cette correction s'explique peut-être par le fait que le premier énoncé est en contradiction avec la leçon tirée de l'anecdote de Thalès dans l'« Apologie de Raimond Sebond », où Montaigne critique la curiosité de l'homme qui, à force de regarder au ciel, oublie de regarder sur ce qui est à ses pieds : « Car, comme dict Democritus par la bouche de Cicero, *Quod est ante pedes, nemo spectat ; coeli scrutantur plagias*¹³⁸ ». Afin de remédier à cette négligence, l'invitation au voyage s'accompagne de la promesse d'une relation spéculaire :

132 III, 9, p. 986 B.

133 Montaigne fait allusion à un apophtegme qu'il trouve chez Plutarque : « Mais Socrate disoit encore mieux qu'il ne pensoit estre ny d'Athenes ny de la Grece, mais du monde. » Plutarque, *De l'exil*, IV (5, 601a), in *Œuvres morales, op. cit.*, f° 125. Cette sentence avait été transmise par Diogène Laërce (VI, 63) qui l'attribuait alors à Diogène le cynique, où elle avait un sens négatif : en se pensant citoyens du monde, ces philosophes voulaient en vérité imposer au monde une citoyenneté grecque, sans reconnaître aux autres hommes une égale dignité. Le Bordelais, par contre, interprète ce concept dans un sens positif et universaliste.

134 Sur l'ambivalence du cosmopolitisme de Socrate qui, selon Montaigne, « jugeoit le monde sa ville » (III, p. 973 C) voir : Grégoire Holtz, « “Cosmopolite” ? La redécouverte d'un concept antique dans la France du XVI^e siècle », *La Renaissance au grand large. Mélanges en l'honneur de Frank Lestringant*, Genève, Droz, 2019, p. 279-294 ; Balsamo, art. cité, et Dorine Rouiller, « Le caméléon et le hérisson : Cosmopolitisme et élargissement des horizons géographiques à la Renaissance (Montaigne, Charron) », *BHR*, vol. 77, n° 3, 2015, p. 559-572.

135 I, 26, p. 157 A.

136 *Ibid.*

137 I, 26, f° 58r° dans l'éd. citée.

138 II, 12, p. 536 C.

« Ce grand monde [...], c'est le mirouer où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais¹³⁹ », car la diversité réelle « d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix et de coutumes¹⁴⁰ » est plus vaste que notre science, qui semble « merveilleusement raccourcie¹⁴¹ », pour autant que les hommes pensent trop souvent que ce qu'il n'ont pas vu, n'existe pas. Regarder le monde comme un miroir ne signifie donc pas cultiver la myopie en n'y cherchant que ce qui nous ressemble, ni de nous plier à un relativisme indifférent qui s'interdirait de juger, ni de ne promener sur le monde qu'un regard vide. Au contraire, ce *modus videndi* devrait stimuler notre esprit critique et autocritique, enseigner à notre jugement à reconnaître son imperfection et sa faiblesse, et favoriser une attitude attentive et tolérante à l'égard de cette « si generale et constante varieté¹⁴² » qui se trouve dans la « grande image de nostre mere nature¹⁴³ ». Ce n'est qu'en y reconnaissant sa propre petitesse que l'homme apprend à accueillir humblement la diversité, qu'il renonce à s'enfermer dans une solitude distante et à vouloir se distinguer ou se singulariser¹⁴⁴ : « Toute estrangeté et particularité en nos meurs et conditions est evitable comme ennemie de communication et de société¹⁴⁵ ». Si la métaphore du monde comme miroir est ancienne et se trouve particulièrement souvent chez des théologiens médiévaux pour désigner la fugacité et la vanité de la vie humaine¹⁴⁶, elle se charge sous la plume de Montaigne d'une fonction nouvelle : « sans cesser de donner à voir la relativité des mœurs, [le miroir] renvoie maintenant au voyageur sa propre image mouvante, celle de ses multiples réactions métamorphiques face à l'alterité¹⁴⁷ ». En effet, le Bordelais ne se contente pas de décrire dans le *Journal* l'extériorité observée dans son environnement, ou l'intériorité physique et psychologique de son propre corps malade, mais il crée une osmose continue, en cherchant

139 Montaigne confère donc au lieu commun de l'homme-microcosme, petit monde à l'image du grand, une portée pédagogique. I, 26, p. 157 sq. A.

140 *Ibid.*, p. 158 A.

141 I, 12, p. 452 C.

142 I, 26, p. 157 A.

143 *Ibid.*

144 Céard, *La nature et les prodiges, op. cit.*, p. 421.

145 I, 26, p. 166 A.

146 Hans Blumenberg, *Die Lesbarkeit der Welt*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1981, p. 9-21.

147 Tinguely, « Montaigne et le cercle anthropologique », art. cité, p. 29.

dans le paysage les signes de l'homme, et en lui-même les signes de son environnement et des rencontres qu'il a faites¹⁴⁸.

Une de ces réactions métamorphiques les plus saillantes est qu'au cours de ses pérégrinations, il arrive peu à peu à s'italianiser linguistiquement, non dans le but simplement de se faire comprendre, mais jusque dans l'intimité du journal dont 29 pour cent sont rédigés en italien¹⁴⁹. Il se révèle ainsi comme un « homme meslé » exemplaire qui se caractérise par un goût prononcé pour l'immersion culturelle : « *e quando voleva uscire* », écrit-il pendant son séjour à Lucca,

aveva per tutto conversazione di donne, o d'uomini, co i quali poteva star a diporto qualche ora del giorno : e poi botteghe, Chiese, piazze. E mutando sempre paese non mi mancava materia di che pascere la mia curiosità.

« et quand je voulais sortir, je trouvais partout pour faire la conversation des femmes et des hommes, avec lesquels je pouvais me distraire quelques heures dans la journée ; et puis des ateliers, des églises, des places. Et comme je changeais toujours d'endroit, je ne manquai jamais de matière pour ma curiosité » (*Journal de voyage*, éd. Schneikert et Vendrame, *op. cit.*, p. 158-161).

Tout lui « sert en mesnage¹⁵⁰ ». Le désir d'expérimenter la différence dans le « commerce des hommes et des femmes », ce « frottement cérébral » que Montaigne décrit ici, relève d'une honnête curiosité qui trouve « partout » des occasions à se repaître, et surtout « aux tables les plus espesses d'étrangers¹⁵¹ ». Alors même qu'un de ses motifs est la distraction et son ressort le mouvement continu du corps, cette curiosité n'est plus placée sous l'anathème de la *vana curiositas* ni considérée comme nuisible, mais s'avère même avoir un effet salutaire sur sa santé mentale :

Fra questo godeva un animo quieto secondo che comportano le mie infermità, e la vecchiaia : offrendosi pochissime occasioni per turba lordi fuora.

« Pendant ce temps, je jouissais d'une tranquillité d'esprit telle que me le permettent mes maladies et ma vieillesse, car il ne se présentait de l'extérieur

148 Concetta Cavallini, « Montaigne et le terme durante il viaggio in Italia. 1580-1581 », *Michel de Montaigne e il termalismo. Atti del convegno internazionale di Battaglia Terme, Castello del Catajo, Villa Selvatico-Sartori, 20-21 aprile 2007*, Firenze, Olschki, 2010, p. 47-59, ici p. 53sq.

149 Melinda A. Cro, « Montaigne's Italian Voyage : Alterity and Linguistic Appropriation in the *Journal de voyage* », *South Atlantic Review*, vol. 78, n° 3, 2013, p. 150-166, ici p. 156.

150 I, 26, p. 155 A.

151 III, 9, p. 985 C.

que très peu de la troubler » (*Journal de voyage*, éd. Schneikert et Vendrame, *op. cit.*, p. 160sq).

Paradoxalement, l'amour du mouvement et le plaisir procuré par son « humeur avide des choses nouvelles et inconnues¹⁵² » tranquilisent l'esprit du voyageur plutôt que de le troubler ou exciter. Cet effet surprenant apparaît moins contradictoire, lorsqu'on lit ce passage sur le fond de la polarité que l'auteur instaure entre deux modes du « philosopher¹⁵³ » : le « bandé », autrement dit la pensée rassise, tendue et contenue d'une part, et de l'autre le « branle », c'est-à-dire la vraie pensée philosophique, qui naît dans le mouvement et « se laisse voluptueusement emporter¹⁵⁴ » par le branle de la vie. Si Montaigne est bien conscient que le plaisir de voyager « porte tesmoignage d'inquietude et d'irresolution¹⁵⁵ », ce sont justement ces mouvements qui définissent notre nature : elles sont « nos maistresses qualitez, et praedominantes¹⁵⁶ », et non plus symptomatiques de la maladie de la *stultitia* propre à tout homme curieux de voyager, comme dans le *De Constantia* de Juste Lipse¹⁵⁷ et les *Lettres à Lucilius* ou le *De tranquillitate animi* de Sénèque, textes dont les diatribes contre la vanité du désir de voyager ont la vocation d'exhorter à la prudence celui dont l'âme est soumise aux violents dérèglements des passions¹⁵⁸. L'inquiétude et l'irrésolution¹⁵⁹ du voyageur deviennent des qualités, dans la mesure où elles sont une adaptation logique et bénéfique à un monde où « [i]l ny a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des objects¹⁶⁰ », et où « il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le jugeant et le jugé estans en continuelle mutation et

152 *Ibid.*, p. 947 A.

153 Antoine Compagnon, « Penser en marchant », *Montaigne. Scepticisme, métaphysique, théologie*, *op. cit.*, p. 197-209, ici p. 199, 208.

154 Albert Thibaudet, *Montaigne* [1963], éd. F. Gray, Paris, Gallimard, 1997, p. 96sq.

155 III, 9, p. 988 B.

156 *Ibid.*

157 Smith, art. cité, p. 77, 80 sq. ; Michel Magnien, « *Aut sapiens, aut peregrinator* : Montaigne vs. Lipse », *The World of Justus Lipsius : A Contribution towards his Intellectual Biography : Proceedings of a Colloquium [...]*, M. Laureys et al. (éd.), Turnhout, Brepols, 1998, p. 209-232.

158 Juliette Morice, « Mouvement de l'âme et mouvement cosmique : L'éthique des voyages chez Sénèque », *Fabula / Les colloques*, Penser le mouvement, p. 1-12, ici p. 2sq., mis en ligne le 10 / 06 / 2016, consulté le 21 / 04 / 2021. URL : <http://www.fabula.org/colloques/document2559.php#>.

159 Autre concept ambigu, étudié brillamment par Sylvia Giocanti, dans *Penser l'irrésolution. Montaigne, Pascal, La Mothe Le Vayer*, Paris, Honoré Champion, 2001.

160 II, 12, p. 601 A.

branle¹⁶¹ ». Le branle de l'esprit curieux étant associé à au mouvement antiméthodique et à la marche irrésolue d'un auteur qui ne « trace aucune ligne certaine, ny droicte ny courbe¹⁶² », la notion de « tranquillité » se voit ainsi foncièrement redéfinie : il ne s'agit plus d'une vertu générale, telle qu'elle a été définie notamment par les penseurs du néo-stoïcisme¹⁶³, mais d'une tranquillité que chaque homme doit « cherche[r] en son particulier¹⁶⁴ ».

Dans la « physiologie odéporique¹⁶⁵ » de Montaigne, le plaisir et le désir de l'instruction vont de pair, l'homme étant un être dont la soif de connaissances ne s'arrête ni avec l'âge ni avec la maladie : il a, comme le remarque le secrétaire, « une faim extrême de voir¹⁶⁶ », un « plaisir [...] si doux¹⁶⁷ » à poursuivre sa découverte des « pays inconnus [...] que d'en oublier la faiblesse de son âge et de sa santé¹⁶⁸ ». Mais la vertu thérapeutique du plaisir de la curiosité n'est pas reconnue par le reste de la troupe, « chacun ne demandant que la retraite¹⁶⁹ ». Encore moins l'est son goût des milles détours, des cheminements capricieux et des arrêts imprévisibles :

Quand on se plaignait à lui de ce qu'il conduisait souvent la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien près d'où il était parti (ce qu'il faisait ou recevant l'avertissement de quelque chose digne de voir, ou changeant d'avis selon les occasions), il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par des lieux inconnus [...] (*Journal de voyage*, éd. Garavini, p. 153sq).

Marqué par l'absence d'un *telos* spécifique¹⁷⁰, le voyage est présenté comme une errance, avant d'être, dans « De la Vanité », *ex post* réduit à

161 *Ibid.*

162 III, 9, p. 985 B.

163 Juliette Morice, « Le voyage "homéopathique" dans les *Essais* de Montaigne ("De la vanité") », *Littérature et voyages de santé*, C. de Buzon, O. Richard-Pauchet (dir.), Paris, Classiques Garnier, 2017, p. 163-179.

164 II, 16, p. 622 A.

165 Monga, art. cité, p. 438.

166 *Journal de voyage*, éd. Garavini, p. 165.

167 *Ibid.*, p. 153.

168 *Ibid.*

169 *Ibid.*

170 « Je respons ordinairement à ceux qui me demandent raison de mes voyages : que je sçay bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche. » III, 9, p. 972 B.

une promenade pour la promenade un « branle pour le branle » dont la durée ne dépend que du plaisir¹⁷¹. Le plaisir de la variété, par ceci qu'il ne s'alimente que de la pluralité et en féconde incessamment le désir, sans jamais atteindre la saturation, est même la seule chose qui « [l]e paye [...], au moins si aucune [1595 : quelque] chose [l]e paye¹⁷² ». Mais ce n'est pas seulement parce que « [l]'ame y a une continuele exercitation à remarquer les choses incogneues et nouvelles¹⁷³ » que le voyageur lui semble « un exercice profitable¹⁷⁴ ». Car si la quête de choses inconnues et nouvelles n'est plus considérée comme le signe d'une curiosité vicieuse et délétère, comme ailleurs dans les *Essais*¹⁷⁵, mais devient essentielle à la formation de l'éthique du sujet – formation qui se comprend comme une lutte continuelle contre la myopie de l'esprit –, c'est aussi parce que la curiosité du voyageur est tempérée par le mouvement du corps qui est « n'y est ny oisif ny travaillé¹⁷⁶ ». Le voyage, tel que le pratique Montaigne, offre à l'esprit et aux corps une condition idéale, car plutôt qu'à l'impossible *ataraxie*, l'auteur aspire à la modération. Associée à une « modérée agitation » qui met le corps en marche ou à cheval « en haleine¹⁷⁷ », l'esprit curieux trouve sa juste assiette entre l'oisiveté (*otium*) et le travail (*labor*), un état propice à la vitalité de la pensée. Alors que selon Juliette Morice, la « continuele exercitation¹⁷⁸ » offerte au corps et à l'âme du voyageur possède « une valeur thérapeutique liée au fait

171 *Ibid.*, p. 977 sq. Cf. Françoise Charpentier, « L'écriture de l'errance », *Montaigne. Espace, voyage, écriture, op. cit.*, p. 243-252.

172 *Ibid.*, p. 988 B.

173 *Ibid.*, p. 974 B.

174 *Ibid.*

175 II, 12, p. 498 A ; *Ibid.*, p. 503 A ; II, 30, p. 713 C ; II, 4, p. 364 A.

176 III, 9, p. 973 B.

177 *Ibid.* Cf. Platon : « tous les corps gagnent à être nus, sans fatigues, de toutes sortes de secousses et de mouvements, soit qu'ils se les donnent eux-mêmes ou qu'ils reçoivent d'un transport en voiture, sur mer, à cheval ou de toute motion communiquée, grâce à quoi ils s'assimilent les aliments et les boissons et deviennent capables de nous transmettre à nous-mêmes la santé, la beauté, la vigueur sous toutes ses formes », *Lois*, VII, 789c-d. Pline, *Histoire naturelle*, XXVIII XIV (4), 54, dit que l'équitation est salutaire à l'estomac et aux jointures : « *Equitatio stomacho ex coxis utilissimo* ».

178 Cette expression a valeur de *topos* qui apparaît sous forme de « *continovo exercitio* » chez Pietro Buccio (*Le Coronationi di Polonia, et di Francia, del Christianiss[imo] Re Henrico III. [...]*, Padova, Pasquati, 1576, c. 14r^o), et de « continuele nouveauté » dans le *Traité de la constance* de Juste Lipse (1583 en latin, puis en français : Tours, chez Claude de Montr'œil et Jean Richer, 1594, f^o 4r^o). Cf. Anna Bettoni, « Montaigne, Pietro Buccio e le "saluberime acque di bagni" », *Michel de Montaigne e il termalismo, op. cit.*, p. 61-80, ici p. 69.

que *le mouvement du voyage épouse le mouvement de notre nature*¹⁷⁹ », Virginia Green nuance cette lecture en insistant sur l'ambiguïté significative du mot « haleine ». Associé au vent, au souffle de la vie et à l'inspiration¹⁸⁰, le mot suggère aussi fortement l'idée de la vanité puisqu'il est l'une des traductions possibles du mot hébreu *ruach*, de l'expression « poursuivre le vent¹⁸¹ », que l'on trouve dans l'Ecclésiaste. Ainsi, tout en faisant état de la connaissance que l'on peut acquérir par le voyage, le Bordelais revient en même temps sur le *topos* de la vanité de la connaissance, suggérant par ce mot que voyager pour acquérir la connaissance peut aussi être une entreprise vaine¹⁸². Toujours est-il que, quand elle est jointe à une irrésolution bénéfique, la curiosité du voyage est un moyen idéal de s'accorder à la « fluxion, muance et variation perpetuelle¹⁸³ » du monde et, comme le dit encore Montaigne, de « servir [la vie] selon elle¹⁸⁴ », cette dernière étant définie comme un « mouvement materiel et corporel, action imparfaite de sa propre essence, et desreglée¹⁸⁵ », et comme un grand « humain voyage¹⁸⁶ ».

Rebekka MARTIC
Séminaire d'études françaises,
Université de Bâle

179 Morice, « Le voyage "homéopathique" dans les *Essais* », art. cité, p. 163.

180 Terence Cave, *The Cornucopian Text*, Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 147.

181 Ecclésiaste, 1, 14.

182 Virginia M. Green, « Montaigne's Vanity : Reading Digressions on Travel », *Renaissance and Reformation/ Renaissance et Réforme*, vol. 18, n°4, 1994, p. 29-37, ici p. 32.

183 II, 12, p. 601 *Csq.*

184 III, 9, p. 988 B.

185 *Ibid.*

186 III, 3, p. 828 B ; *Cf.* aussi III, 9, p. 977*sq.*